

# Conférences LES JEUDIS DU **TEMPS**

2022

## LE **TEMPS** DE L'ACCOMPAGNEMENT. ENTRE RESPECT DU RYTHME ET AUTONOMIE FUTURE DES PERSONNES.

ÉDOUARD GARDELLA

FLORENCE MONAVON

## PRENDRE LE **TEMPS** D'ÊTRE EN RETARD

HÉLÈNE L'HEUILLET

Retrouvez toutes nos conférences sur :

[metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps](https://metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps)

# Conférences LES JEUDIS DU TEMPS

2 mars 2022

## Le TEMPS de l'accompagnement. Entre respect du rythme et autonomie future des personnes

Avec Édouard Gardella, sociologue, chargé de recherche au CNRS (LIER-FYT)  
Florence Monavon, assistante sociale (restaurant social Leperdit, Rennes)

### Ouverture

Le temps est un élément clé dans le processus d'accompagnement des personnes en situation de fragilité. Comment cette dimension temporelle est-elle prise en compte dans l'accompagnement des personnes ? Quels enjeux cela postule-t-il dans les relations d'aide et dans les dispositifs d'accompagnement ?

Une conférence proposée par le Bureau des Temps de Rennes  
Retrouvez nos conférences sur [metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps](https://metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps)

**Édouard Gardella :** L'accompagnement social engage un processus. Les professionnels visent à transformer une situation, voire la personne elle-même – ses habitudes, ses dispositions. Cette transformation est prise entre deux types d'autonomies : d'une part, la sortie des dispositifs et de la dépendance vis-à-vis des professionnels, d'autre part la prise en compte de l'autonomie des personnes et de leur capacité à savoir ce qui est bon pour elle.

**Florence Monavon :** Je travaille au restaurant social Leperdit, un accueil de jour pour les personnes sans domicile. Il y a également une infirmière, ainsi que des permanences de partenaires pour faciliter l'accès aux soins, aux droits, etc. Nous accueillons des personnes avec une perte de socialisation, dans un parcours migratoire, qui dorment dans leur voiture, en souffrance psychique... Dans ma pratique, je veille à avoir une posture assez claire pour ne pas les rendre dépendantes de l'accompagnement, puisqu'on souhaite leur permettre de se rendre compte qu'elles sont en capacité d'agir. Un collègue travaille sur l'espace public, pour aller vers les personnes qui ne fréquentent plus les structures d'accueil. Il y a trois temps dans ce que l'on propose. La première étape est d'accueillir la personne et de reconnaître sa démarche. La seconde est de lui proposer de s'inscrire, mais si l'on sent une réticence, on va lui laisser le temps de prendre ses marques. Le troisième temps est celui de l'accompagnement social à proprement parler, si la personne le souhaite. Notre exigence est de proposer un cadre clair et carré, mais aussi adaptable et souple pour s'ajuster au fonctionnement de la personne.

**Édouard Gardella :** Cette idée de ne pas forcer revient très souvent dans les propos des professionnels que j'ai pu interroger au cours de mes enquêtes sur l'accompagnement des personnes sans domicile. J'appelle cela la règle du respect de l'égalité de dignité. C'est l'idée que la personne accompagnée a son mot à dire dans la relation d'accompagnement social, et c'est pour cela que le temps est important dans ce type de relation. Votre travail est conçu comme une coopération avec la personne accompagnée. Comme ce processus n'est pas prédéfini et dépend d'une négociation, son déroulement est relativement incertain.

**Florence Monavon :** Il faut connaître la personne un minimum pour lui proposer quelque chose qui soit compatible avec ce qu'elle est en capacité d'imaginer à ce moment-là. Parfois, elle peut trouver plus simple de ne rien faire pour ne pas être mise en difficulté. L'enjeu est alors de lui permettre d'être dans une relation suffisamment équilibrée pour qu'elle reste au centre de ce qui se passe – ou ne se passe pas, si elle a besoin que ça n'aille pas trop vite. Parfois, on va l'aider à s'extraire d'une urgence immédiate pour lui permettre de ralentir le rythme et de se recentrer sur ce qui lui paraît prioritaire.

**Édouard Gardella :** La question du temps est souvent traitée de façon abstraite. Pour éviter de tomber dans ce type de piège, le sociologue Norbert Elias conseillait de toujours remplacer le mot temps par un autre mot. Le temps de l'accompagnement, par exemple, recouvre une dimension de durée. Les professionnels se posent la question de la bonne durée de l'accompagnement : est-ce une durée standardisée, quantifiée à l'avance (« un accompagnement doit durer 6 mois, pas un jour de plus »), ou est-ce considérer que l'accompagnement durera autant de temps que nécessaire ? Fixer une durée à l'avance engage une deuxième dimension : « les horizons temporels », c'est-à-dire le rapport au passé, au présent et à l'avenir. Pour les professionnels, faire durer un accompagnement permet d'aborder la personne dans sa temporalité, c'est-à-dire mieux connaître son parcours et se projeter dans l'avenir. Je repère une troisième dimension : le rythme, particulièrement illustré par les rendez-vous. L'accompagnement doit être rythmé par une succession de moments de valeur différente : des moments où la personne est avec vous, suivis de moments d'éloignement. Une dernière dimension importante est celle de la vitesse : parfois, il faut accélérer une démarche, et parfois ralentir.

**Florence Monavon :** Dans l'accompagnement social, beaucoup de choses commencent à partir du moment où une demande est exprimée. Or certaines personnes ne sont pas en capacité de formuler une demande. Cela aussi rajoute une notion de temps : si la personne est en capacité de formuler une demande, on va vérifier les délais que cela peut prendre pour l'aider à anticiper les choses. Si elle ne le peut pas ou qu'elle demande qu'on lui fiche la paix, on se heurte aux limites de la logique de rendez-vous, qui vient freiner des démarches. Le restaurant social ne fonctionne pas par rendez-vous, ce qui permet à la personne de rester actrice des choses.

**Édouard Gardella :** Depuis l'abrogation du délit de vagabondage en 1992, les personnes sans abri sont vues comme des victimes de l'exclusion et comme des personnes en danger. Nombre de professionnels estiment qu'il y a donc une urgence car, selon eux, si la dégradation de la personne s'accroît, il y a un risque d'irréversibilité de sa situation. Pour prévenir ce risque, ils ont développé des dispositifs d'urgence visant à être accessibles de manière réactive et inconditionnelle : les maraudes, le Samu social, le 115, les accueils de jour. L'urgence sociale a ainsi été justifiée par l'idée d'un processus de dégradation qu'il faut interrompre au plus vite.

**Florence Monavon :** Ces aides d'urgence peuvent poser des problèmes. Certains dispositifs d'hébergement n'offrent pas assez de places, induisant une urgence et un stress constants, au risque de s'oublier soi-même et de se dépersonnifier. Quant une personne veut s'inscrire au restaurant social, on lui demande un document qui établit son identité pour voir où elle en est par rapport à cette question. Ensuite, différentes stratégies vont se mettre en place, qui impliquent de pouvoir rencontrer la personne avec ce qu'elle arrive à montrer, quitte à ne pas parler directement d'accompagnement social ou de projet : c'est peut-être perdre du temps, mais pour en gagner et lui permettre de se remobiliser plus tard.

**Édouard Gardella :** La discontinuité de l'aide d'urgence est critiquée, autant par les professionnels que les personnes sans abri, parce qu'elle fractionne l'aide aux personnes. Quand les personnes sans abri ont accès à un hébergement, mais que celui-ci ne dure que quelques nuits, voire une seule nuit parfois, elles doivent refaire une démarche pour le garder ou en obtenir un autre. Une telle situation, très critiquée, a été dénoncée dans des mobilisations contestataires au tournant des années 2000. En particulier, en décembre 2006, la mobilisation des Enfants de Don Quichotte a débouché sur la loi Dalo (droit au logement opposable), dont l'article 4 a instauré la règle de continuité dans l'hébergement d'urgence pour toute personne sans-abri en situation de détresse psychosociale et médicale. Une telle inscription dans le droit a été un support pour des professionnels, pour mener des actions judiciaires à l'encontre des pouvoirs publics ne respectant pas la loi. La jurisprudence des décisions des juges administratifs a évolué. Au début, les tribunaux administratifs donnaient raison aux associations qui contestaient les remises à la rue. Mais depuis 5-6 ans, les juges considèrent qu'une personne sans abri n'est pas forcément en détresse, et commencent par évaluer son degré de vulnérabilité. La tendance actuelle n'est donc pas très favorable à la règle de continuité de l'hébergement d'urgence, et professionnels comme personnes sans abri font face à des modes de fonctionnement de l'aide que l'on pensait relever du passé, comme le turnover.

**Florence Monavon :** Certaines personnes ne souhaitent pas faire appel au 115. Parfois, agir dans l'intérêt d'une personne, c'est l'aider à trouver un espace où elle se sente protégée et en capacité de se reposer à minima. Dans cette urgence qui est un marasme permanent, la relation aux professionnels ou aux bénévoles doit permettre à la personne de continuer à avoir plaisir à penser, à se dire : « Mon projet, c'est ça. » Le fait de construire ce projet peut aider la personne à rester debout. Pour cela, on a besoin d'acteurs différents qui lui proposent des pistes différentes lui permettant de rester actrice.

**Édouard Gardella :** Quand la durée de l'accompagnement devient « sans fin » aux yeux des professionnels, qu'aucune solution n'apparaît pour les personnes, les professionnels ont tendance à estimer qu'elles se replient sur elles-mêmes, qu'elles « tombent dans le rien », pour reprendre des expressions que j'ai déjà entendues. Si l'on va au bout de l'éthique professionnelle qui impose de respecter la volonté de la personne, les professionnels devraient arrêter l'accompagnement si la personne le demande. Mais s'ils le font, ils peuvent se dire « j'ai abandonné mon travail ». C'est une tension qui traverse les professionnels quand l'accompagnement dure trop longtemps.

**Florence Monavon :** La phase de l'attente est une façon de continuer à agir. Elle est plus passive et plus compliquée, mais on ne peut pas dire qu'il ne se passe rien. L'enjeu est d'aider la personne à ne pas subir les choses, à se dire : je continue à cheminer avec des gens qui me connaissent. C'est, encore une fois, perdre du temps pour peut-être en gagner plus tard. Une autre dimension importante est d'aider la personne à repérer et se réapproprier les ressources et les compétences dont elle dispose. Enfin, il faut du temps pour construire des pas de côté. J'ai participé à la construction du parcours-schématisé « Permis de construire », qui permet aux gens d'être dans le faire, pour reprendre confiance en soi et en l'autre et construire d'autres perspectives. Le temps est donc aussi nécessaire pour être créatif avec les partenaires, pour se décentrer de sa fonction et de son institution, et voir ce qui se passe à côté, voire d'agir avec.

**Édouard Gardella :** Il existe un risque d'usure professionnelle face au manque de moyens, à l'absence de possibilités d'innovation et de créativité, à une forme de routinisation qui conduit à une perte de sens. Deux dispositifs ont été mis en place pour la surmonter : le suivi de certaines situations par des psychologues, et les rencontres entre professionnels pour analyser collectivement les situations de blocage que l'on rencontre et pour ne pas perdre le sens du travail.

**Florence Monavon :** Cet enjeu est important pour les professionnels, mais aussi pour les bénévoles car ils ne sont pas dans une équipe – ou pas de la même façon. Or l'équipe est excessivement importante pour maintenir un cadre, ne pas y laisser trop de plumes et garder un peu de distance dans l'accompagnement des personnes. L'analyse de la pratique est souhaitable face à des situations complexes qui peuvent se répéter dans le temps. Tout cela permet de conserver une énergie, une disponibilité, une capacité à ne pas calquer les choses afin d'agir dans le respect de la personne.

**Un participant : Les travailleurs sociaux n'ont pas le temps de faire de l'accompagnement. Au CCAS de Rennes où je travaille, les référents RSA ont en moyenne plus de 200 personnes à accompagner. Ce n'est pas possible, et d'ailleurs on parle plus de suivi que d'accompagnement. Dès lors, qu'est-ce que c'est qu'un suivi social ? Et quel est l'objectif d'avoir un portefeuille de 210 personnes que l'on ne peut pas rencontrer ?**

**Florence Monavon :** Accompagner demande potentiellement beaucoup de temps, d'autant plus quand on veut essayer de faire les choses avec les personnes et leur permettre de comprendre pourquoi on les fait comme ça. A-t-on toujours le temps ? Je ne pense pas.

**Édouard Gardella :** J'ai fait une partie de ma thèse dans un service de l'État, dont les agents critiquaient parfois le manque d'efficacité des professionnels de terrain, leur reprochant d'être trop dans la discussion et insuffisamment dans l'action et de faire durer les accompagnements. D'où l'idée du contraint et des délais. Je pense qu'il y a un manque de communication et de compréhension mutuelles entre professionnels de terrain et agents de l'État. Ces derniers ne connaissent pas suffisamment votre métier.

**Florence Monavon :** J'ai entendu des collègues d'associations ou de services parler de cette injonction à « dépoter » un peu plus. Si vous venez voir les personnes que l'on accompagne, avec leurs besoins de réassurance, vous comprendrez que ça ne fait pas sens, mais l'expliquer et le démontrer prend du temps. Et, face aux personnes humainement touchantes et alarmantes auxquelles on a affaire, on a tendance à relativiser les choses et à ne pas suffisamment valoriser ce qui est fait.

**Édouard Gardella :** Réfléchir sur l'enjeu de transformation des individus engage une réflexion sur les temporalités. L'accompagnement de la relation est incertain et à durée indéterminée. Une telle règle temporelle organisant l'émancipation des individus, par le respect de leur autonomie, de leur égale dignité, est un enjeu pleinement politique.

**Une participante : Je travaille dans un organisme HLM où j'accompagne des locataires concernés par des expulsions, et où nos temporalités sont très contraintes par des décisions judiciaires. Parfois, cette dimension judiciaire nous facilite la vie car elle donne du cadre et nous permet ensuite d'accompagner les personnes autrement.**

**Édouard Gardella :** Je trouve intéressant d'associer l'idée d'efficacité de l'accompagnement et de temporalité à certaines institutions. D'une certaine façon, vous transférez la responsabilité de la contrainte temporelle à une autre institution.

**Florence Monavon :** Il peut nous arriver de rappeler des mesures de justice pour qu'elles soient appliquées. S'agissant de la question de la temporalité, ce serait plutôt sur l'approche de l'accompagnement psychosocial, et sur l'accès au droit.

---

RESSOURCES :

---

Édouard Gardella et Daniel Cefai, L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samu social de Paris. Paris, La Découverte, 2011.

Édouard Gardella (à paraître), La solidarité individualiste. L'assistance moderne aux sans abri et ses pathologies, Paris, Economica.

Édouard Gardella, Accompagner sans fin. Épreuves temporelles dans les hébergements sociaux de longue durée <https://journals.openedition.org/sociologies/5458>

Édouard Gardella, Temporalité des services d'aide et des sans-abris dans la relation d'urgence sociale <https://journals.openedition.org/sociologie/2779>

# Conférences LES JEUDIS DU TEMPS

7 avril 2022

## Prendre le TEMPS d'être en retard

Avec Hélène L'Heuillet, psychanalyste, maître de conférence en philosophie  
à l'Université Paris-Sorbonne

### Ouverture

Nous avons toujours peur d'être en retard. A force de vouloir être en avance, d'anticiper, nous oublions le réel. Prendre le temps d'être en retard, c'est résister aux valeurs dominantes de nos sociétés – urgence, vitesse, flexibilité – et se réappropriier les temporalités et les priorités de notre vie.

Une conférence proposée par le Bureau des Temps de Rennes  
Retrouvez nos conférences sur [metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps](https://metropole.rennes.fr/le-bureau-des-temps)

---

## UN « ART DU RETARD »

---

La hantise du retard est un phénomène relativement récent. Bien sûr, dès qu'on a un rendez-vous ou qu'on emprunte un moyen de transport, on peut craindre d'être en retard. Ce qui est nouveau, c'est que c'est constant pour la plupart d'entre nous. On est sans cesse hantés par la peur du retard en raison de notre suractivité. A partir de là, on peut entrer dans une course folle ou adopter un autre point de vue : puisque le retard est une conséquence obligée de la complexité des interactions et du nombre de choses que nous faisons dans une journée, autant l'assumer, le penser, et prendre ce temps qui nous est offert comme un cadeau. Parce que la plupart du temps, nous ne sommes pas à l'origine du retard. Il nous tombe dessus à l'improviste, soit parce que l'avion, le train, le métro a du retard, soit parce que nous attendons quelqu'un qui est en retard, soit parce qu'on se met involontairement en retard, et il faut l'assumer, dans la mesure où ce retard nous révèle quelques grandes vérités sur le temps et sur notre rapport au temps. Dans ces moments que l'on ne maîtrise pas, un intervalle nous est donné où il y a la possibilité de s'installer dans le temps. On se met à parler avec ses voisins, on se met à réfléchir, on se souvient de son rêve de la nuit... Dans le retard, il y a une sorte de dessaisissement. Autant accepter que ce retard qui fait perdre du temps peut être un art : on peut essayer de voir comment s'installer à nouveau dans la temporalité. Nous pouvons répondre à cette pression temporelle constante en retrouvant l'art de différer.

---

## STRUCTURER LE TEMPS

---

Le numérique a transformé le rapport à la temporalité et multiplié de manière considérable les sollicitations. Mais la technologie n'agit pas toute seule : nous interagissons avec elle. Nous avons donc le devoir de penser, réfléchir et critiquer son intégration dans nos habitudes et nos modes de vie. On peut se demander comment résister à certaines évolutions. Nous avons tendance à vouloir occuper notre temps. Avec les notifications, les e-mails, les applications, les réseaux sociaux, le numérique nous comble : il y a une sorte de fascination qui fait qu'on ne décolle plus de l'objet. Structurer le temps permet de décoller un peu. Il y a des moments où l'on a besoin de travailler, de lire, de parler avec des amis, et des moments où l'on a besoin de ne rien faire. Et ça, on peut le structurer. Et quand on structure, on garde des intervalles vides. L'autre problème du numérique, c'est qu'il décorporise. Quand on est sur notre téléphone, on n'existe plus comme corps. Structurer le temps, c'est aussi prendre en compte que l'on a besoin de dormir et de manger – que l'on est un corps. Ça a des implications très concrètes : on peut décider par exemple de ne plus regarder

ses e-mails après 20 heures. Les e-mails dérèglent notre temps et font du retard une question centrale. Structurer son temps, c'est savoir que notre vie échappe au numérique, qu'elle mérite d'être vécue à la première personne et pas par l'intermédiaire de la machine.

---

## TEMPS DU TRAVAIL ET TEMPS AU TRAVAIL

---

On nous objecte souvent que le nombre d'heures de travail a diminué et que nous devons en être très contents. Mais si le temps du travail est tout à fait acceptable, le temps au travail est devenu invivable parce que le travail s'est intensifié. Comme psychanalyste, je vois beaucoup de gens venir pour des souffrances temporelles au travail, alors que dans les générations antérieures on entraînait en analyse pour parler de son couple, de son enfance, de ses difficultés personnelles. L'intensification des tâches au travail est la première cause de cette souffrance temporelle. Le lean management a induit un rétrécissement des intervalles libres et une accumulation de petites tâches, donnant le sentiment d'une saturation temporelle qui met les gens au bord du burn out. Le temps au travail est devenu un moment de saturation qui transforme aussi le temps du travail, parce qu'on est obligé de continuer son travail à la maison. On constate une nouvelle forme d'insomnie très fréquente, causée par l'intensification des tâches au travail et par ce sentiment qu'on n'a pas assez de temps pour faire son travail. Pour pouvoir dormir, il faut passer à un autre régime de temporalité. Quiconque dort, prend le risque d'être en retard. Et quand on est hanté par la peur du retard, quand ce qu'on a à faire est toujours pour avant-hier, on ne dort plus. Cette peur du retard est parfaitement incompatible avec le sommeil : pour pouvoir dormir, il faut laisser tomber les injonctions. Le sommeil résiste aux injonctions.

---

## LE RETARD, INDISSOCIABLE DE LA PARENTALITÉ

---

Quand on croise un voisin le matin, on parle avec lui tout en reculant pour ne pas être en retard. Avec son enfant, on ne peut pas faire ça. S'il pleure le matin quand on le dépose à l'école, on ne peut pas lui dire au revoir en s'éloignant comme avec le voisin. Dans les premiers temps de la vie, un enfant a besoin de temps, de vrai temps. Il se développe dans la parole et ça prend du temps. S'il pleure à l'entrée de l'école, il faut prendre le temps de parler un peu, on ne peut pas regarder sa montre en disant « je suis en retard ». Forcément, on va être en retard, puisque tout est calculé au plus juste. « Maman, regarde ! » est la grande question de la petite enfance. Et aujourd'hui, ça devient presque incompatible. Si l'on est en retard parce que son enfant a été malade ou parce qu'il avait besoin de parler,

mieux vaut trouver un autre prétexte. Voilà dans quelle position sont les mères – ou les pères qui assument une fonction de maternage. Et il faut en plus être un parent performant. Le parent performant est celui qui travaille et dont l'enfant se tient tranquille. Et le moyen 100 % efficace pour que les enfants se tiennent tranquilles, c'est la tablette ou le smartphone. Je ne dis pas ça pour le recommander... mais parce qu'au contraire, il ne faut pas que les enfants se tiennent trop tranquilles.

---

## LE NUMÉRIQUE, MAÎTRE DU TEMPS

---

Le numérique a le succès que l'on sait parce qu'il est apparu comme étant le moyen de rendre encore plus productive la temporalité. Marx a bien montré que le principe général de l'économie capitaliste, c'est de faire travailler le temps. Le salariat, c'est vendre du temps. Et le numérique a été un très grand accélérateur, à la fois de contrôle et de réduction des intervalles. Le problème, c'est que cette idée du productivisme a gagné nos vies elles-mêmes, puisque nous nous conduisons en capitalistes par rapport à nos propres vies en cherchant à rentabiliser les moments et les époques de notre vie. Je suis toujours frappée par les récits de voyages où il faut voir le maximum de choses pour profiter. Ce terme même de profiter indique bien que l'on a un rapport de productivité à nos propres vies. On fait du lean management tous les jours. Si j'ai un quart d'heure parce que quelqu'un est en retard, je vais faire une lessive. Ce rapport de rentabilité est déjà absurde au niveau économique mondial – parce que franchement, quel est le but de la productivité ? D'autant que l'on détruit la planète avec ça. Mais par rapport à nos vies c'est encore plus absurde, puisque la vie n'est rien d'autre que du temps. Quand on rentre de voyage, ce qui reste, c'est de s'être mis à la terrasse d'un café, d'avoir regardé la vie des gens et de s'être senti quelque part. Quand on ne sent plus sa propre vie, c'est là qu'on la perd, très clairement.

---

## LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE, UNE QUESTION DE TEMPS

---

Dans notre rapport au temps, aujourd'hui, nous ne supportons plus la perte, et c'est à ce moment-là que nous perdons. L'écologie nous montre qu'il ne sert à rien d'essayer de se défendre contre le temps. Mieux vaut assumer que l'on est en retard. Les notions d'urgence comme de contrôle du temps nous font penser dans les termes mêmes qui nous aliènent. Il faut accepter qu'on ne peut pas tout contrôler : c'est à ce moment-là qu'on peut à nouveau habiter sa vie. C'est la même chose pour l'urgence écologique. Si l'on dit « urgence écologique », on retombe dans un schéma d'urgence qui est précisément ce qui nous a fait détruire la planète.

L'écologie est incompatible avec l'urgence. Elle nous apprend plutôt l'art de différer, et aussi une forme de sobriété temporelle. Le grand confinement a diminué la pollution atmosphérique de manière très sensible. On ne peut évidemment pas souhaiter que le confinement devienne la règle, mais penser en termes de sobriété, de différer, est à mon avis beaucoup plus utile que de penser en termes d'urgence écologique. Le mot « urgence » nous met tout de suite dans une course folle, dans une pression temporelle, mais par rapport à l'écologie, ça ne peut pas marcher. On voit bien par exemple que l'urgence du tout électrique peut poser des problèmes, parce qu'il faut fabriquer plus d'électricité. Il faut donc prendre le temps de réfléchir. Quand on n'a pas le temps, c'est là qu'il faut le prendre. Si l'on se précipite, on fait vraiment n'importe quoi.

---

## ACCUEILLIR LE RETARD

---

Le retard est exceptionnel : c'est l'emploi du temps qui déraile. Quelqu'un qui est systématiquement en retard vit à une autre heure et ignore les autres. Faire attendre quelqu'un deux heures délibérément, c'est tester son pouvoir. Si vous allez à un entretien d'embauche et que la personne qui doit vous recevoir vous fait attendre deux heures, vous êtes à sa merci. C'est vous qui devez chambouler votre emploi du temps, pas cette personne-là. Elle vous montre que vous n'avez pas le choix et que donc vous devez accepter les conditions qu'elle va vous donner. Dans la vie amoureuse aussi : quand l'autre vous fait attendre, vous pensez à lui, vous ne pouvez pas l'oublier, vous vous inquiétez, etc. C'est une façon d'exercer une emprise. Le retard, c'est toujours quelque chose d'infime. C'est une petite fraction, c'est ce temps qui nous permet de différer, parfois de réfléchir, de se réinstaller dans le temps, de vivre le temps à la première personne, d'inventer son temps, de retrouver de la créativité. L'art du retard, c'est l'art de composer avec ce que la temporalité nous révèle d'elle-même. Et ce qu'elle nous révèle, c'est le vide qui nous apparaît comme étant notre première ressource. Pour la créativité, il faut du vide. Quand le temps n'est pas hyper rempli, il nous permet cela.

---

## ECHANGES

---

**Une participante : A vélo, j'ai l'impression d'être entourée de cyclistes qui ne font pas attention aux autres. Est-ce vraiment écologique de faire du vélo comme ça ? Pour moi, être dans le moment présent, c'est être en attention à notre environnement.**

Vous avez de la chance d'avoir un Bureau des Temps à Rennes. Dans une ville où beaucoup de monde se



déplace en même temps, les temporalités peuvent être douces, et rompre avec cette façon d'être dans la performance temporelle. Sur le fait de « vivre au présent », je suis très sceptique. Dans les sagesses de l'Antiquité, c'est un exercice spirituel qu'on ne peut pas pratiquer tout le temps. C'est un exercice très difficile d'être au présent, et c'est normal d'être habité par le passé et de se projeter dans l'avenir. Avoir un œil sur l'avenir est notre aération, au niveau personnel et collectif. Quand on est vraiment au présent, c'est qu'on ne va pas bien. Quand on est en dépression, quand on est en burn out ou dans la course folle, il n'y a plus que du présent ou du « juste après ». L'intensification de notre vie fait aussi que nous n'avons plus d'avenir et que l'on perd le temps. Je pense que la fin des utopies vient de ce qu'on n'a pas le temps de penser à l'avenir. Le désastre écologique vient peut-être aussi de là. Et cette accélération, cette suroccupation, cette hyperactivité, est aussi un facteur de servitude politique : on n'a pas le temps de critiquer, de penser, de se révolter.

**Un participant : Je suis retraité, mais je préfère parler d'« actif libéré », parce qu'avant ça on est plutôt des « actifs enchaînés ». J'ai eu une vie passionnante mais extrêmement occupée, que j'ai l'impression de ne pas avoir suffisamment ressentie et habitée. Peut-on espérer que les choses bougent collectivement dans un sens où les humains vivraient un peu différemment ?**

Pour beaucoup d'entre nous, la retraite est le bout du tunnel. Il s'agit de commencer à vivre aussi autre chose, à la première personne. Si l'on repousse l'âge de la retraite, on repousse l'âge de la libération. Aujourd'hui, on ne peut pas être exagérément optimiste. Néanmoins, dans l'histoire, des changements très importants ont eu lieu alors qu'on ne les imaginait pas possibles. Le confinement a été là aussi très instructif : tout s'est arrêté pendant deux mois. On n'imaginait pas que ce soit possible, et finalement ça a été traversé, et on a même recommencé à penser à l'utopie, parce que collectivement, il y a eu un peu de temps. Tout ça est retombé, mais ça nous a montré que la question est là pour beaucoup de gens. Il n'est donc pas exclu que des choses changent. Mais il ne faut pas espérer un grand retournement : ce n'est jamais la totalité de la société qui change, il y a toujours des forces antagonistes. Mais il y a quand même des grands courants et des grands mouvements. Aujourd'hui, avec l'écologie notamment, il y a des facteurs de changement.

**Un participant : Voyez-vous cette reconquête du temps personnel comme une lutte des classes ?**

Il y a des choses qui peuvent se penser en termes de lutte des classes, avec tous ces métiers de services qui sont sur le mode de l'auto-entrepreneuriat et qui

sont pires que le salariat. C'est la lutte des classes actualisée. Veblen, le grand sociologue du 19<sup>e</sup> siècle, a été un pionnier de la théorie de la classe de loisirs. Aujourd'hui, il y a d'un côté ceux qui doivent travailler autant qu'ils le peuvent, et de l'autre ceux qui peuvent aménager leur temps. Ces exemptions, c'est la version actuelle de la classe de loisirs. On peut donc raisonner en termes de lutte des classes, mais ça peut être aussi plus généralement une lutte contre l'aliénation. Pour cette nouvelle classe de loisirs qui, quoique travaillant beaucoup, a plus de souplesse dans son emploi du temps, l'aliénation est la même. Et je vois dans le retard l'occasion de nous désaliéner collectivement. C'est pour ça que je préfère parler de temps subjectif que de temps personnel, parce que le subjectif est ouvert sur la collectivité : quand on est un sujet, on est toujours en contact avec d'autres, lié à d'autres. Le rapport au temps subjectif est aussi de l'ordre de l'attention à l'autre. Quand j'habite ma propre vie, je suis aussi attentif aux autres.

**Un participant : Je suis agent commercial, je suis auto-entrepreneur, et pour moi ce n'est pas du salariat déguisé. Je gère mon temps, mon planning, mes priorités, et ça me permet de vivre ma vie autrement et de ne pas avoir cette pression.**

Pour votre activité ça peut aller, mais je pense aux livreurs à vélo, ou aux entreprises qui n'ont qu'un ou deux clients et qui, si elles en perdent un, font faillite. C'est pour ça que je disais « salariat déguisé ». Mais ce que vous dites me paraît tout à fait représentatif de cette transformation du rapport au travail, et ce sont heureusement des possibilités que l'on peut trouver. C'est aussi dans Marx. Dans les interstices du social, on peut essayer de voir où l'on peut inventer quelque chose. Je pense à un autre phénomène qui commence à prendre de l'ampleur : celui de gens assez diplômés qui ont travaillé pendant quelques années à leur niveau de diplôme, avec des salaires assez conséquents, et qui arrêtent tout pour faire un métier manuel. Il y a sûrement des déçus, mais il y a très souvent cette satisfaction d'avoir eu le courage de rompre avec un certain système et d'habiter à nouveau son existence.

**Iris Bouchonnet : Avant de conclure, pouvez-vous redire si l'on peut prendre le temps d'être en retard ?**

Non, au sens du mauvais retard : il ne s'agit pas de vivre à son heure et de l'imposer aux autres. Mais oui, si ça signifie assumer les retards inévitables de notre vie et prendre le temps d'habiter sa propre vie. Un rapport un peu juste à l'existence ne peut pas faire l'impasse sur le retard. Il est important de ne pas être en retard sur soi-même. Prendre le temps du retard, c'est sentir le temps. Et sentir le temps, c'est nécessaire.